

Analyse – entraînement à l'épreuve écrite - CRPE

À partir du corpus proposé, vous analyserez les enjeux d'une maîtrise assurée de la parole.

Texte 1 : ISOCRATE, « Éloge de la parole », in Discours III, Les Belles Lettres, 1966, pp. 165-166.

Il faut donc avoir sur la parole la même opinion que sur les autres occupations, ne pas juger différemment les choses semblables et ne pas montrer d'hostilité contre celle des facultés naturelles de l'homme qui lui a valu le plus de bien. En effet, comme je l'ai déjà dit, de tous nos autres caractères aucun ne nous distingue des animaux. Nous sommes même inférieurs à beaucoup sous le rapport de la rapidité, de la force, des autres facilités d'action. Mais, parce que nous avons reçu le pouvoir de nous convaincre mutuellement et de faire apparaître clairement à nous-mêmes l'objet de nos décisions, non seulement nous nous sommes débarrassés de la vie sauvage, mais nous nous sommes réunis pour construire des villes ; nous avons fixé des lois ; nous avons découvert des arts ; et, presque toutes nos inventions, c'est la parole qui nous a permis de les conduire à bonne fin. C'est la parole qui a fixé les limites légales entre la justice et l'injustice, entre le mal et le bien ; si cette séparation n'avait pas été établie, nous serions incapables d'habiter les uns près des autres. C'est par la parole que nous confondons les gens malhonnêtes et que nous faisons l'éloge des gens de bien. C'est grâce à la parole que nous formons les esprits incultes et que nous éprouvons les intelligences ; car nous faisons de la parole précise le plus sûr de la pensée juste ; une parole vraie, conforme à la loi et à la justice, est l'image d'une âme saine et loyale. C'est avec l'aide de la parole que nous discutons des affaires contestées et que nous poursuivons nos recherches dans les domaines inconnus. Les arguments par lesquels nous convainquons les autres en parlant sont les mêmes que nous utilisons lorsque nous réfléchissons ; nous appelons orateurs ceux qui sont capables de parler devant la foule, et nous considérons comme de bon conseil ceux qui peuvent, sur les affaires, s'entretenir avec eux-mêmes de la façon la plus judicieuse. En résumé, pour caractériser ce pouvoir, nous verrons que rien de ce qui s'est fait avec intelligence n'a existé sans le concours de la parole : la parole est le guide de toutes nos actions comme de toutes nos pensées ; on a d'autant recours à elle que l'on a plus d'intelligence.

Texte 2 : Cécile LADJALI, « Les monosyllabes », in Mauvaise langue, Seuil, 2007, pp. 61-63.

Je souhaiterais revenir sur une idée répandue et qui pourtant me paraît erronée. On entend souvent dire que les élèves rencontrent plus de difficultés à l'écrit qu'à l'oral, pour la simple raison qu'ils appartiennent à une culture de l'oral. L'argument qui suit l'affirmation est qu'aujourd'hui la télévision et le cinéma ont remplacé les livres.

Or, les faits m'obligent à dire que les élèves et les étudiants éprouvent encore plus de difficultés à parler qu'à écrire. Quand il est question de développer une idée en la reformulant, en cherchant des synonymes, en dépliant une syntaxe qui par sa souplesse montrera que les contours de l'idée ont été cernés, maîtrisés, le silence est souvent de mise. Même les bons éléments à l'écrit sont incapables de répondre à une question autrement que par... un mot. Il n'est pas question de phrase, mais d'un unique mot. Parfois, ce mot est un monosyllabe : « oui », « non », « mal », « bien », « fort », « grand »... Véritable peau de chagrin, la langue de ces salles de cours renvoie à un pacte diabolique signé entre l'individu et le démon du renoncement. Sans les mots, la personne s'efface, elle devient transparente. Et le phénomène est d'autant plus effrayant que la société considère ce rétrécissement comme une chose communément admise, puisque rares sont les occasions qu'elle offre aux individus de s'exercer au beau langage. [...]

Le blocage des élèves à l'oral est dû, il me semble, au rapport douloureux que les enfants établissent entre le langage et le temps. L'oralité leur impose une spontanéité non assumable. L'improvisation est impossible en classe. Très souvent les élèves de bonne volonté, passionnés par un thème d'actualité, demandent à ce qu'il y ait débat. J'ai renoncé depuis longtemps à organiser des débats en classe, sauf si ces derniers sont consciencieusement préparés. La raison en est simple : les élèves sont incapables de débattre, talent qui ne semble pas non plus l'apanage de beaucoup d'adultes.

S'ils ne savent pas parler, ils peinent également à écouter. Intégrer la pensée de l'autre à la sienne, pour ensuite s'en démarquer, est un exercice auquel ils renoncent vite. Par ailleurs, le fait d'entendre sa propre voix est une réalité difficile à surmonter. Je pense que la voix va plus vite que l'idée qui, elle, reste en arrière, encore à demi formulée, dans la gorge nouée de l'élève. Le malaise se situe dans ce décalage et entendre sa voix, pour réaliser qu'elle est le plus mauvais truchement qui soit à une idée qu'on a peiné à débusquer, encourage le silence.

L'écrit, en revanche, permet une prise de distance entre l'idée et sa formulation. On peut se tromper, on pourra toujours biffer les mots, réorganiser la proposition. Or, l'oral interdit l'erreur.

Texte 3 : Catherine CHALIER, « Écouter », in *Transmettre de génération en génération*, Buchet-Chastel, 2008, pp. 178-180.

1 Une transmission vivante est infiniment exigeante, pour les uns et pour les autres, pour les maîtres et pour les élèves, pour les parents et pour les enfants ; elle se révèle incompatible avec la brusquerie et l'impatience, avec le désir de prendre pour soi et d'aller vite à l'essentiel. Cela contrarie évidemment l'illusion moderne, attirante ou impérieuse, selon laquelle quelques minutes d'attention
5 suffisent pour atteindre cet essentiel et, généralement d'ailleurs, pour passer à une autre chose qui, pas davantage que la précédente, ne retiendra longtemps la personne auprès d'elle, l'essentiel étant toujours ailleurs, semble-t-il... Il arrive que l'élève soit encouragé dans cette voie par un maître encore plus pressé que lui et qu'il reçoive, en l'écoutant, un excès de mots et de connaissances, voire de
10 prétendues révélations, qui le chargent d'un poids trop lourd ou le consomment, sans l'instruire ni l'éduquer, sans l'inciter à chercher lui-même son chemin grâce à tout cela. Il est rare, en effet, que l'essentiel se donne à soi de façon immédiate, il n'advient jamais qu'il s'offre sur le mode d'une nourriture prête à consommer. Les « vérités » faciles et séduisantes suscitent la convoitise, beaucoup
15 cherchent à s'en approcher au plus vite, pour jouir de ce qu'elles semblent promettre – la reconnaissance et la gloire pour certains, l'apaisement de la douleur d'être et la sérénité pour d'autres – mais, outre la déception qui en découle, presque inévitablement, ces « vérités » constituent pour l'acte de transmission un obstacle dont l'amplitude, immense dans sa banalité, ne cesse de croître de façon destructrice. Comment plaider la cause de la patience et de l'effort, de la nécessité de recommencer, voire de souffrir de l'incompréhension de ses aînés et de ses pairs, afin de mieux
20 approcher une vérité qui se dérobe encore, quand le culte de l'immédiateté, de la rentabilité, de l'efficacité mesurable et du profit, jusque dans l'acte de transmission, ne cesse de faire des ravages ? Qui a le temps d'écouter, c'est-à-dire de se délester de la fascination pour tout ce que ces vocables supposent ? Qui sait encore écouter, en particulier les paroles anciennes, celles qui, jadis, ont fait surgir des significations et des symboles précieux – ce qui ne veut pas dire rigides ou immuables – pour les êtres humains ? Comment, au sein de ce contexte, si souvent tragique dans son impudence,
25 susciter le désir d'écouter ces paroles désormais vouées à l'oubli, à l'indifférence et, parfois, à la persécution ?

L'idée qu'il convient d'écouter ce qui vient des anciens pour pouvoir écouter, proposer et transmettre des choses nouvelles, semble, à première vue, assez banale. Il faut toutefois bien souligner qu'elle est irréductible au constat selon lequel il est nécessaire de connaître ce que les générations
30 précédentes ont dit, pensé ou fait – en matière de sagesse, de philosophie, de science ou de toute autre discipline, artistique ou technique – pour s'initier à la pensée, au savoir ou à l'art et, le cas échéant, devenir peu à peu capable de frayer de nouvelles voies en ces domaines. Ce qui se fait couramment, en posant de nouvelles questions, en inventant de nouvelles techniques, mais aussi en se déchargeant du poids de la répétition ou de l'imitation, un temps indispensable, voire en se révoltant contre lui.
35 Toutefois, dans le cas présent, il ne s'agit pas de « ressasser l'ancien », pour se situer dans une lignée de pensée et pour y trouver un élan qui, ensuite, permette d'initier d'autres pensées ou d'autres façons d'apprécier la sagesse par exemple, puisqu'il est requis de prendre au sérieux le vocable « écouter ».